

Marcel Cohen,
Interférences
Haute mer

On pourrait dire des proses de Marcel Cohen ce que José Bergamín déclarait à propos de l'aphorisme : elles ne sont pas brèves, elles sont incommensurables. En quelques lignes, ou tout au plus en quelques pages, le regard et la mémoire consentent à l'attraction de l'infinitésimal tout en confiant aux mots le soin de mettre à nu la trame du monde. L'écriture est sans ostentation, comme si chaque phrase avait été passée au tamis du silence. Elle est d'une exacte précision et se fraie un chemin sur l'arête invisible d'où l'on pourrait apercevoir, au risque de la chute, d'un côté les territoires du constant et de l'autre les contrées de l'apologue. Les « interférences » annoncées par le titre du premier opuscule peuvent s'entendre de multiples façons : elles opèrent au sein de chaque texte, dans le rapport à première vue inapparent des textes entre eux, mais aussi au sein de l'expérience humaine qu'elles frappent de plein fouet, ranimant une sensation, un traumatisme, une énigme. Dans *Haute mer*, l'écrivain s'en remet de nouveau à l'extrême disponibilité de l'anonymat tout en conversant avec un capitaine de porteconteneurs. Ces pages sont un prisme absolu où le capitalisme est disséqué en sa violente négation de l'humain. Le trafic maritime de marchandises donne lieu à un « dialogues d'exilés » d'une force inouïe, alors même que l'écriture égalise ses intensités et navigue sous le couvert du neutre.

Jean-Baptiste Para
CCP 14 sur Jean Daive,
novembre 2007.